La guerre comme écriture du corps

Que l'on songe seulement à ceci : cette guerre, cette énorme mêlée restait monstrueusement à hauteur d'homme, à mesure d'homme. Quelques organismes craquaient, sombraient dans l'hébétude ou la folie ; mais ni les nuits glaciales, ni les boyaux boueux où chaque pas devenait une torture, ni le tonnerre aveugle des barrages s'acharnant sur des gisants désarmés n'avaient raison de cette prodigieuse machine à sentir, à souffrir, qu'est le corps d'un homme vivant.

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14*

***GOYA, Saturne dévorant ses propres enfants* (1819-1823)**

La guerre est l'expérience traumatisante de la dépossession de son propre corps. Rien de plus intime que le corps mais entrer en guerre, c'est tout d'abord accepter d'entrer dans un corps autre, devenu collectif et uniforme. L'habit militaire que chaque soldat revêt est plus qu'un symbole. C'est un nouvel élément identitaire : chacun sort du corps civil pour être reversé dans le corps militaire, réifié par un matricule, un numéro de bataillon, un numéro de corps d'armée. Du pantalon couleur garance à l'uniforme gris couleur de boue puis au treillis kaki, le perfectionnement de l'habit militaire marque à chaque étape combien le corps individuel est toujours un peu plus effacé. L'individu doit se désindividualiser et se confondre avec des éléments naturels de couleur incertaine. Le corps se coiffe de métal, se hérisse de baïonnettes, trouve son prolongement obscène dans l'acier froid des armes qu'on remplit et qu'on vide à la face de l'ennemi. Mais ce corps humain et individuel effacé crie sa présence : toutes les lettres des poilus hurlent la souffrance des corps face à l'hiver, au froid, face à la boue, aux rats et aux poux, face aux déchirements de la terre sous les obus. Car la nature elle aussi est défigurée ; elle perd ses formes et ses couleurs, accouche convulsivement de visions apocalyptiques sous le matraquage incessant des bombardements. La Mère Nature devient une marâtre, la figure de Médée qui avale ses enfants, Saturne dénaturé dévorant sa progéniture. L'espace se hérisse de barbelés, se creuse de cratères, se dresse d'arbres mutilés qui tendent vers le ciel vide des moignons calcinés, des racines béantes, des souches éventrées. Et des corps individuels en charpie se hérissent de moisissures, des rats y creusent des galeries, des membres se dressent vers le même ciel, des corps eux aussi éventrés.

Face au vide qui éclate partout, le corps du soldat cherche à se remplir. La faim est une véritable obsession, l'unique réconfort. Face à la négation de la vie, aux individus scandaleusement divisés par les bombes, aux corps qui se vident de leurs boyaux, de leurs intestins, aux cadavres qui sèchent sur les barbelés ou pourrissent au fond des cratères d'obus, le corps vivant cherche à se remplir comme pour conjurer l'apocalypse.

Dès lors, le corps des mots pour dire l'horreur des corps écartelés, est lui aussi traversé par l'expérience de la guerre. Chaque élément du corps est dénaturé et l'argot dit, de façon imagée, comique ou grotesque en apparence, cette violence faite aux corps individuels, ce nouveau rapport obscène de l'homme déshumanisé au milieu d'une nature dénaturée. Comprenons que si tout se dérègle, la nature des corps et le corps même de la nature, les mots pour le dire doivent aussi se dérégler, dire la crudité de la violence et l'insupportable spectacle de ces corps hurlants et mutilés, ces "gueules cassées" qu'on ne peut recoudre, ces corps ouverts, suspendus, pourrissants, tués, enterrés et déterrés, éventrés et décapités que les bombes prennent et reprennent indéfiniment. Pour tenter d'exprimer l'épouvantable corps à corps de l'homme avec un monde déshumanisé, il faut tordre le langage, trouver des corps tordus de mots qui disent la torsion et la mise à mort de toute valeur de l'humanité.

LIRE LA GUERRE

Dix mots du corps pour dire le corps dénaturé

Abattis : membres**,** métaphore tirée de la volaille
Bidoche : viande
Binette* :** tête, physionomie, voir aussi ***bobine, cabèche, citron, cigare
***Blair* :** nez : appellation plaisante, abrégée de blaireau (blairer : détester, avoir qqn dans le nez)
Boyau : fossé qui conduit aux tranchées
Carreau : œil
Fromage blanc : cervelle : expression qui rappelle le cerveau caséiforme de Rabelais.
Fumeron : jambe voir aussi fusain, gambette, pinceau
Lampe : estomac (voir aussi ***Buffet :*** ventre)
Panards : pied
Poilu : soldat des tranchées
Troufion : le derrière, d'où le fantassin

+ expression *: Bras cassé ou bras retourné, gueule cassée*

Des mots qui disent le corps à corps des hommes et de leurs armes

L'intimité des hommes avec leurs armes, notamment celle des artilleurs avec leurs pièces, semble se révéler au travers de quelques-uns des néologismes diffusés pendant le conflit. Intimité tactile d'abord, qui fait de l'objet de guerre un prolongement, souvent érotisé, du corps comme le révèle le surnom donné au ballon captif d'observation appelé une « bitte » dès le mois de mai 1915 dans le régiment de Gaston Esnault, une « couille » ou encore une « biroute », allusion transparente à la forme de l'aérostat. Les canons en raison de leur forme longue et allongée, se prêtèrent particulièrement à ces jeux verbaux, le canon de 37 mm par exemple, nommé le « trente-zob », plus particulièrement au sein des troupes coloniales où le mot « zob » ou « zeb », dérivé de l'arabe, désignait le pénis. La contamination de la langue des combattants par l'obscène semble s'être accompagnée d'une diffusion des mots de la guerre à la sexualité. Plusieurs exemples de ces glissements sont relevés par Esnault qui remarque que le sexe féminin devient une « chicane », c'est-à-dire un « pertuis praticable à travers un réseau de barbelés » ou encore une « tranchée » par allusion à l'étroitesse de la fente. «Trancher » désigne d'ailleurs l'acte sexuel dans son unité dès 1915.

O. ROYNETTE, ***Les Mots des Tranchées, l'invention d'une langue de Guerre,*** **1914-1919**

Le langage stigmate de la guerre

Gaston Esnault enregistre l'apparition d'expressions susceptibles de traduire la modification des attitudes corporelles induites par le combat moderne. Deux d'entre elles sont particulièrement remarquables. « Faire le cou de cygne » tout d'abord, c'est à dire baisser la tête rapidement pour échapper au feu (…). « Faire carapace » est par ailleurs un emprunt au règlement sur le service en campagne qui préconisait cette position. Il s'agissait de se jeter : « ayant fait à gauche par quatre, tous à genoux, la tête dans l'entrefesson de l'homme de devant, sacs contre sacs, préservation mutuelle contre une rafale d'obus », afin de se confondre le plus possible avec le sol et de ne présenter à l'air libre qu'une surface lisse, la tête et la nuque, zone de haute vulnérabilité, trouvant refuge sous le ventre et les fesses du voisin Dans le régiment

d'Esnault, les hommes de manière ironique et obscène, nommèrent ce mouvement dès l'été 1914, « lécher le derrière ». Grâce à ces deux expressions, c'est en réalité la mutation du corps redressé du combattant du début du XIXe siècle au corps couché ou recroquevillé de celui du début du XXe qui se donne à voir dans la langue de guerre avec une remarquable économie de moyens.

Les ravages corporels suscités par le combat moderne furent suggérés par des néologismes dont le réalisme, bien qu'il contraste avec l'expression jusqu'alors retenue des traumatismes physiques ou du moins avec celle que nos sources laissent paraitre demeure très contrôlé. Ainsi, « avoir (ou gagner) la croix de bois » ou encore « la grande permission » évoque de manière fort distanciée la mort au combat. La première de ces expressions, relevée par G Esnault, apparut dans son unité en 1915, avant de se diffuser sur tout le front jusqu'en 1918, par allusion à la croix de guerre crée en avril 1915 afin de récompenser les comportements particulièrement valeureux.

Elle serait née de conversations au cours desquelles les soldats se demandaient, avec une grimaçante ironie, laquelle, de la croix de guerre ou de la croix de bois, était la plus facile à obtenir. La même dérision, teintée de beaucoup d'amertume, présida à l'invention par les mêmes hommes de la deuxième de ces locutions, en 1916. Ainsi, n'existe-t-il que fort peu de néologismes pour évoquer plus crûment les corps pulvérisés, broyés et/ou abandonnés sur le champ de bataille. Mais s'ils sont rares, ils n'en sont pas moins suggestifs. Ainsi, en mai 1917, le poète combattant Touny-Lérys, évoque-t-il dans le Mercure de France l'usage selon lui banal au front de l'expression « revenir en copeaux », qui exprime sans détours les terribles lésions provoquées par le bombardement, voire le délabrement complet du corps. Autre situation caractéristique de cette guerre et hautement redoutée par les combattants : l'agonie et la mort sur les fils de fer barbelés. Gaston Esnault signale l'apparition à l'été 1918 dans un régiment d'artillerie de deux expressions synonymes : « aller au séchoir » ou « sécher sur le fil » qui désignaient le destin des fantassins dont l'élan se brisait sur des barbelés épargnés par les tirs de barrage et qui restaient ainsi accrochés parfois très longuement. Comment expliquer la tardive genèse de ces deux locutions appelées à désigner des réalités devenues malheureusement très tôt omniprésentes ? A nouveau, il semble bien qu'il ait fallu beaucoup de temps pour que les combattants parviennent à verbaliser une situation vécue comme particulièrement intolérable puisqu'elle se traduisait souvent par l'impossibilité de récupérer le corps du défunt et donc d'entamer les rituels de deuil. Un corps assimilé au mieux à une loque au pire à de la viande. Pour la première fois dans le vocabulaire des combattants, une forme dévalorisante d'animalisation, qui caractérisait jusqu'à présent la représentation de l'ennemi, en vient à contaminer sa propre image, signe d'un degré supplémentaire atteint dans la radicalisation du conflit, d'une intériorisation ultime de la dimension sacrificielle de la guerre.

O. ROYNETTE, *Les Mots des Tranchées, l'invention d'une langue de Guerre*, 1914-1919

FLORILEGE à exploiter en lecture analytique

Quand le corps de chacun devient le corps de tous

Il y a trop longtemps que dure le grand drame que nous jouons, et on ne s'étonne plus de la tête qu'on y a prise et de l'accoutrement qu'on s'y est inventé, pour se défendre contre la pluie qui vient d'en haut, contre la boue qui vient d'en bas, contre le froid, cette espèce d'infini qui est partout.

Peaux de bêtes, paquets de couvertures, toiles, passe-montagnes, bonnets de laine, de fourrure, cache-nez enflés, ou remontés en turbans, capitonnages de tricots et de sur tricots, revêtements et toitures de capuchons goudronnés, gommés, caoutchoutés, noirs ou de toutes les couleurs - passées- de l'arc en ciel, recouvrent les hommes, effacent leurs uniformes presque autant que leur peau, et les immensifient. L'un s'est accroché dans le dos un carré de toile cirée à gros damiers blancs et rouges, trouvé au milieu de la salle à manger de quelque asile de passage : c'est Pépin et on le reconnait de loin à cette pancarte d'Arlequin plus qu'à sa blême figure d'Apache. Ici, se bombe le plastron de Barque, taillé dans un édredon piqué, qui fut rose, mais que la poussière et la nuit ont régulièrement décoloré et moiré. Là, l'énorme Lamuse semble une tour en ruine avec des restants d'affiche. De la moleskine, appliquée en cuirasse fait au petit Eudore un dos ciré de coléoptère : et, parmi tous, Tulacque brille avec son thorax orange de Grand Chef.

Le casque donne une certaine uniformité aux sommets des êtres qui sont là, et encore ! L'habitude prise par quelques-uns de le mettre soit sur le képi comme Biquet, soit sur le passe-montagne comme Cadilhac, soit sur le bonnet de coton, comme Barque, produit des complications et des variétés d'aspects.

Et nos jambes !... Tout à l'heure, je suis descendu, plié en deux dans notre guitoune, petite cave basse, sentant le moisi et l'humidité, où l'on trébuche sur des boîtes de conserve vides et des chiffons sales où deux longs paquets gisaient endormis, tandis que dans le coin, à la lueur d'une chandelle, une forme agenouillée fouillait dans une musette… En remontant, j'ai, par le rectangle de l'ouverture, aperçu les jambes. Horizontales, verticales ou obliques, étalées, repliées, mêlées _obstruant le passage et maudites par les passants_ elles offrent une collection multicolore et multiforme : guêtres, jambières noires et jaunes, hautes

et basses, en cuir, en toile tannée, en un quelconque tissu imperméable : bandes molletières bleu foncé, bleu clair, noir, réséda, kaki, beige… Seul de son espèce, Volpatte a gardé ses petites jambières de la mobilisation. Mesnil André exhibe depuis quinze jours une paire de bas de grosse laine verte à côtes, et on a toujours connu Tirette avec des bandes de drap gris à rayures blanches, prélevées sur un pantalon civil qui pendait on ne sait où au commencement de la guerre… (…) Et il est des jambes emballées dans des chiffons voire des journaux, maintenues par des spirales de ficelles ou, ce qui est plus pratique, de fils téléphoniques. Pépin éblouit les copains et les passants avec une paire de guêtres fauves, empruntées à un mort… Barque qui a la prétention (et Dieu sait qu'il en devient parfois embêtant le frère!) d'être un gars débrouillard, riche en idées, a les mollets blancs : il a disposé des bandes de pansement autour de ses houseaux, pour les préserver ; ce blanc forme, au bas de sa personne, un rappel de son bonnet de coton, qui dépasse de son casque et d'où dépasse sa mèche rousse de clown. Poterloo marche depuis un mois dans des bottes de fantassin allemand, de belles bottes quasi neuves avec leurs fers à cheval aux talons. Caron les lui a confiées lorsqu'il a été évacué pour son bras. Caron les avait prises lui-même à un mitrailleur bavarois abattu près de la route des Pylônes. J'entends encore Caron raconter l'affaire :

- Mon vieux, le frère Miroton, il était là, le derrière dans un trou, plié : i zyeutait l'ciel, les jambes en l'air. I'm' présentait ses pompes d'un air de dire qu'elles valaient l'coup. « Ca colloche » que j'm'ai dit. Mais tu parles d'un business pour lui reprendre ses ribouis : j'ai travaillé dessus, à tirer, à tourner, à secouer, pendant une demi-heure, j'attige pas : avec ses pattes toutes raides, il ne m'aidait pas, le client. Puis finalement, à force d'être tirées, les jambes du macchab se sont décollées aux genoux, son froc s'est déchiré, et le tout est venu, vlan ! J'm'ai vu, tout d'un coup, avec une botte pleine dans chaque grappin. Il a fallu vider les jambes et les pieds de d'dans.

- Tu vas fort !

- Demande au cycliste Euterpe si c'est pas vrai.

J'te dis qu'il l'a fait avec moi, lui : on enfonçait notre abattis dans la botte et on retirait de l'os, des bouts de chaussettes et des morceaux de pied. Mais regarde si elles en valaient le coup !

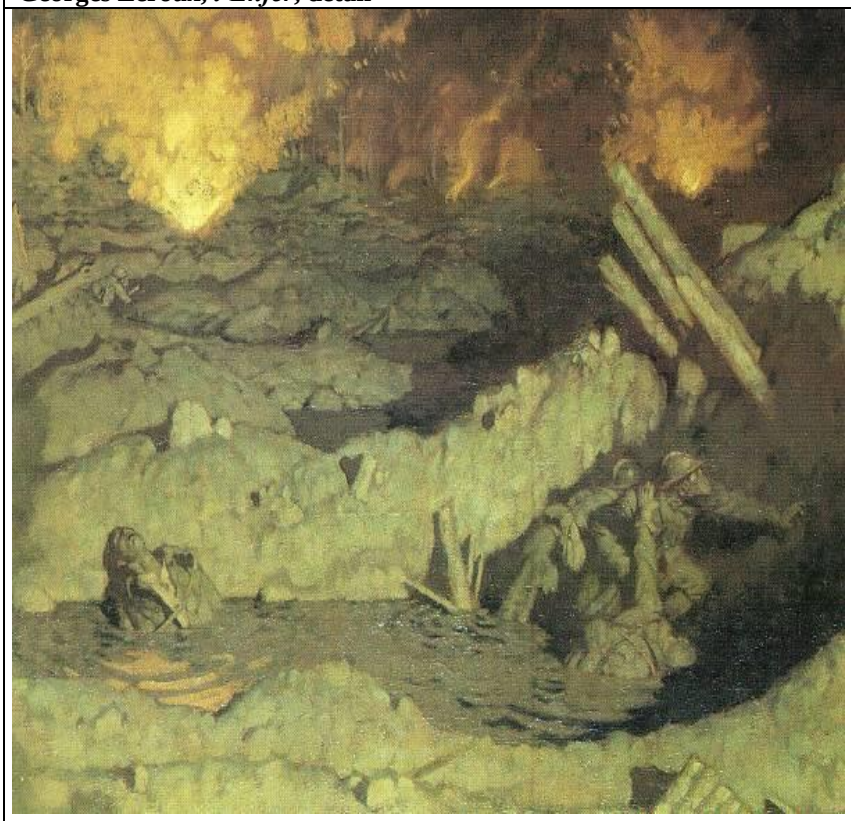
… Et en attendant que Caron revienne, Poterloo use à sa place les bottes que n'a pas usées le mitrailleur bavarois.

C'est ainsi que l'on s'ingénie, selon son intelligence, son activité, ses ressources et son audace, à se débattre contre l'inconfort effrayant. Chacun semble, en se montrant, avouer : « Voilà tout ce que j'ai su, j'ai pu, j'ai osé faire, dans la grande misère où je suis tombé. »

***Feu*, 1915, Henri BARBUSSE**

Quand le corps fait corps avec les éléments prisonnier de la boue

Georges Leroux, *l'Enfer*, détail



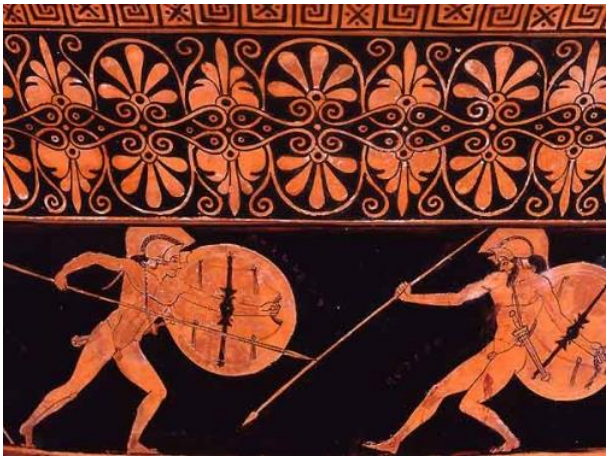
Nous étions remontés en ligne devant Herbécourt, dans la tran-chée Clara, où tout l'héroïsme consistait de résister durant quatre jours à la succion de la boue qui faisait ventouse par en bas... Pour un sale coin c'était un sale coin, un lac de bouillasse d'où émergeaient des tas de boue qui s'arrondissaient en forme de croûtes molles et boursoufflées que crevaient les obus qui faisaient jaillir des geysers giclant épais à différentes hauteurs, le trou des entonnoirs se remplissant lentement mais inexorablement d'une eau lourde et crayeuse. Dans ce magma les hommes glissaient, sautaient, nageaient, étaient le plus souvent sur le dos ou sur le ventre que sur pieds et, comme des naufragés vidés dans un lagon, allaient munis d'une grosse canne ou d'un bâton, pataugeaient, s'enlisaient perdaient le fond, plongeaient dans la flotte jusqu'au menton, se cramponnaient à des pieux ou à des bouts de planche coincés entre deux monticules bavants ou fichés de travers le long des parois glissantes comme les échelons d'une échelle démantibulée dont les deux bouts eussent été engloutis, et les hommes se sentaient perdus et restaient cramponnés à leurs misérables appuis, comme suspendus au bord du gouffre qui digérait tout ce qui y tombait, et si l'immonde bouillasse ne montait pas jusqu'à leur instable point d'appui pour leur faire lâcher prise à la longue, on voyait dans leurs yeux monter l'horreur et le détresse au fur et à mesure qu'ils prenaient conscience de leur situation et sentaient grandir leur faiblesse.

Nous faisions corps avec des chasseurs à cheval mis à pied faute de montures et qui venaient avec nous à la Clara comme renfort, l'effectif des escouades étant réduit et allant chaque jour s'amenuisant à la suite des évacuations de plus en plus nombreuses vu les pieds gelés, les bronchites, les pneumonies, les conjonctivites, les maux de dents, et autres séquelles dues aux misères de ce premier hiver de guerre, et c'est dans la tranchée Clara que j'ai vu un de ces malheureux cavaliers, gênés qu'ils étaient dans leurs mouvements par leur haut shako, leurs éperons, leur grand sabre, leur manteau de cavalerie à pèlerine et à traîne, leurs houseaux, être lentement aspiré et disparaitre dans le fond sans que nous puissions le tirer de là, et nous étions bien dix à l'entourer, à lui tendre la main, des perches ou nos fusils, à lui donner de bons conseils pour se dépêtrer, lui criant surtout de ne pas bouger car il s'enfonçait à chaque mouvement qu'il faisait, à lui placer des bouts de bois sous les bras, essayant de faire levier avec une grosse tige de fer sans arriver à l'arracher, même au risque de lui défoncer la poitrine ou de lui faire sauter les omoplates tant nos manœuvres se faisaient brusques dans notre désarroi, ses houseaux faisant succion, l'ignoble ventouse ayant raison de nous. Le malheureux!...

BLAISE CENDRARS - *La Main coupée*

Quand le corps meurt pour tuer

ENEE



Le premier qui tua fut Antilochos. Il projeta sa lance contre Echépolos et l'atteignit en plein front : la pointe de bronze pénétra dans l'os du crâne, sous le casque à crinière. Echépolos tomba comme une tour, au milieu de la mêlée brutale. Alors Eléphénor, chef des Abantes intrépides, le saisit par les pieds et voulut le tirer hors de la mêlée pour lui arracher ses armes au plus vite. Mais en traînant le cadavre, il dut se découvrir sur le côté, et c'est là, où son bouclier n'arrivait pas, qu'Agénor le frappa. La lance de bronze pénétra dans sa chair et avec elle emporta sa force. Sur son corps une lutte effroyable se déchaîna entre les Troyens et les Achéens : c'était comme des loups qui se jettent les uns sur les autres et s'entre-tuent pour une proie.

Ajax de Télamon, alors, frappa le jeune fils d'Anthémion, Simoïsios, il le frappa à droite, à la poitrine ; la lance de bronze traversa l'épaule de part en part ; il tomba dans la poussière, par terre, le héros, comme une branche coupée laissée à sécher sur le bord d'un fleuve. Ajax était en train de le dépouiller de ses armes quand un fils de Priam, Antiphos, le vit et de loin projeta sur lui sa lance. Il manqua Ajax mais par hasard atteignit Leucos, un des compagnons d'Ulysse : il était en train de traîner un cadavre, quand la pointe de bronze lui transperça le ventre : il tomba, mort, sur le mort qu'il tenait par les bras. Ulysse le vit tomber et la colère gonfla son cœur. Il avança jusqu'aux premiers rangs, regarda autour de lui comme s'il cherchait une proie ; les Troyens qui étaient en face de lui reculèrent. Il leva sa lance et la jeta à travers les airs, puissante, rapide. Il atteignit Démocoon, un bâtard de Priam. La pointe de bronze pénétra dans sa tempe et traversa son crâne de part et d'autre. L'ombre descendit sur ses yeux et le héros s'écroula à terre : retentit, sur lui, son armure.

Puis le chef des Thraces, Péiros, se jeta contre Diorès, le fils d'Amarinkée. Avec une pierre aiguë, il le frappa à la jambe droite près du talon : il lui rompit net les tendons et les os. Diorès s'écroula à terre. Il se sentit mourir et tendit alors les mains vers ses compagnons. Mais ce fut Péiros qui arriva, et de sa lance lui ouvrit le ventre : ses entrailles se répandirent à terre, et les ténèbres recouvrirent ses yeux.

Et sur Péiros se lança Thoas, qui le frappa à la poitrine avec sa lance, lui transperçant le poumon. Puis il retira sa lance de la chair, prit son épée affilée et lui ouvrit le ventre, lui ôtant la vie.

Lentement la bataille commença à tourner en faveur des Achéens. Leurs princes, l'un après l'autre, défiaient les nôtres, et chaque fois étaient vainqueurs. Le premier, Agamemnon, seigneur de peuples, jeta à bas de son char le chef des Alizones, le grand Odios. Et pendant qu'Odios tentait de fuir, il le transperça d'un coup de lance dans le dos. Et tomba le héros, avec fracas, et ses armes retentirent sur lui.

Idoménée tua Phaïstos, fils de Boros et de Méonie, qui était venu de la terre fertile de Tarnè. Il le frappa à l'épaule droite au moment où il essayait de monter sur son char. Il retomba en arrière le héros et les ténèbres l'enveloppèrent.

Ménélas, fils d'Atrée, frappa de sa lance Scamandrios, fils de Strophios. C'était un chasseur extraordinaire, on aurait dit qu'il avait appris d'Artémis elle-même à frapper les bêtes féroces qui vivent dans les forêts et sur les montagnes. Mais aucun dieu ne l'aida ce jour-là, pas plus que ne le sauvèrent ses flèches mortelles. Ménélas, à la lance glorieuse, le vit qui fuyait, et il l'atteignit entre les épaules, lui traversant la poitrine. Il tomba en avant, le héros et les armes retentirent sur lui.

Mérion tua Phéréclos, celui qui avait construit les navires parfaits de Pâris, commencement de tous les malheurs. De ses mains, il savait forger toutes les choses parfaites. Mais il le poursuivit, Mérion, et le frappa à la fesse droite, la pointe de la lance passa de part en part, sous l'os déchirant la vessie. Il tomba à genoux le héros, dans un cri, et la mort l'enveloppa.

Mégès tua Pédaïos, qui était bâtard d'Anténor et que la mère pourtant avait élevé comme son fils pour plaire à son époux. Mégès le frappa à la tête, sur la nuque. La lance traversa le crâne et lui coupa la langue. Et tomba le héros dans la poussière, serrant entre ses dents le bronze froid.

Eurypyle tua Hypsénor, prêtre du Scamandre, vénéré par tout le peuple comme un dieu ; il le poursuivit qui tentait de fuir, et quand il le rattrapa, de son épée, il le frappa à l'épaule, lui tranchant le bras. À terre tomba le bras sanglant, et sur les yeux du héros descendirent la mort obscure et un destin implacable.

ALESSANDRO BARICCO, *Homère, Iliade*, 2004

Quand le lyrisme conjure la disparition de son propre corps

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée

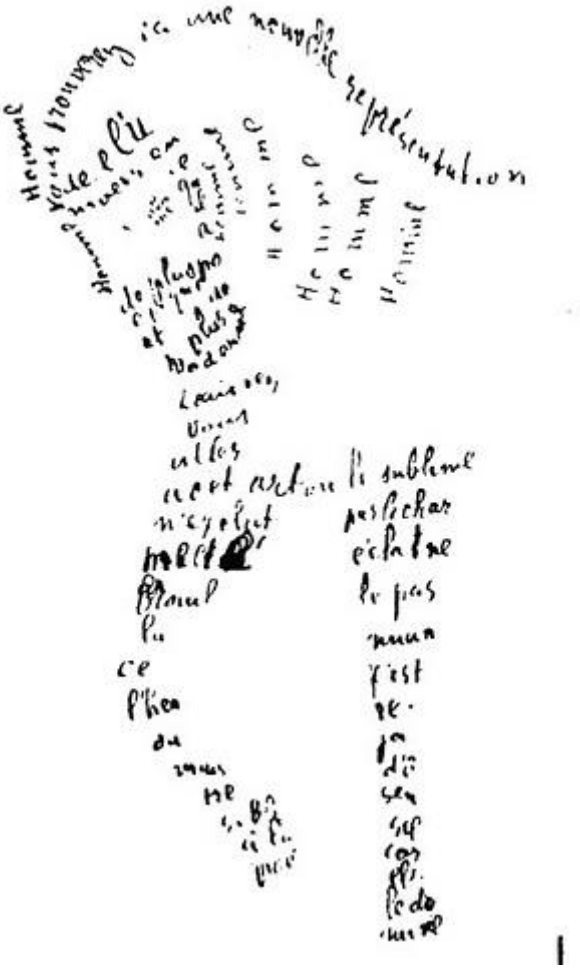
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur
Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace
Couvrirait de mon sang le monde tout entier
La mer les monts les vals et l'étoile qui passe
Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace

Comme font les fruits d'or autour de Baratier
Souvenir oublié vivant dans toutes choses
Je rougirais le bout de tes jolis seins roses
Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants
Tu ne vieillirais point toutes ces belles choses

Rajeuniraient toujours pour leurs destins galants
Le fatal giclement de mon sang sur le monde
Donnerait au soleil plus de vive clarté
Aux fleurs plus de couleur plus de vitesse à l'onde
Un amour inouï descendrait sur le monde

L'amant serait plus fort dans ton corps écarté
Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
- Souviens-t' en quelquefois aux instants de folie
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie

Ô mon unique amour et ma grande folie

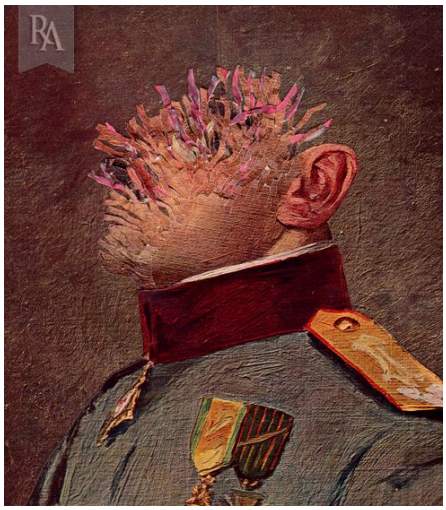


Quand le cynisme agit comme anticorps

— Et le pain ? » demanda le colonel.
Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini ; que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.
Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête, et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par-derrière. Ils avaient l'air de me quitter et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.
Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux l que je pensais tout de suite ainsi : « C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil pour une boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l'air de servir à quelque chose la guerre ! J'en connaissais bien encore trois ou quatre dans le régiment, de sacrés ordures que j'aurais aidés bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.
Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messager, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours. Mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé. Tant pis pour lui ! S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé.
Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble.
Des obus éclataient encore à la droite et à la gauche de la scène.

CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

Martin DUNKELMANN, *Gueule cassée* (2011)



Supplique pour un corps à découper

Il fait tout à fait nuit maintenant. Des voix montent de l'entonnoir. Des voix gémissantes, qui pleurent, se plaignent, appellent, supplient, se révoltent. Je me suis allongé près du commandant Sénéchal et j'ai jeté sur moi une loque noire que j'ai ramassée, la pèlerine d'un mort sans doute. Ce n'est pas une nuit très sombre ; pluvieuse et blafarde, elle est bien la nuit des jours que nous vivons : chaque fois que j'ouvre les yeux, je retrouve près de moi la forme écroulée de Sénéchal, et près de lui celle de Carrichon.

« Demain, murmure le commandant, je vous garde. Puisque Chabredier et Rolland sont montés avec Rebière, et que votre tranchée est vide, je ne veux pas vous y envoyer seul. J'ai besoin de vous pour une reconnaissance : je ne connais plus mon secteur ; il y a de tout, sur cette crête, du 132, du 67, du 2è bataillon, du 3è, tout ça disloqué, éparpillé je ne sais plus où... Vous irez voir, vous tâcherez de comprendre, et vous reviendrez me dire... Reposez-vous cette nuit ; ne vous faites pas tuer demain. »

Il parle posément, chaque fois que sa plainte chevrotante veut bien le laisser parler : un mot, et puis un autre mot ; entre chaque mot, son souffle fait grelotter ses lèvres d'une même chanson traînante et lugubre. Il ne parle plus ; il demeure sans mouvement, aspire l'air qui siffle dans sa gorge, et le renvoie par saccades chantantes, sur la même note depuis des heures.

Les voix gémissent toujours ; les cris montent et tremblent dans la nuit, tous les cris autrefois entendus :

« Brancardiers ! Les brancardiers !

- Pousse-toi !... Pousse-toi ! Oh ! Il me tue... Mais poussez-le à la fin, qui m'écrase ! »

Carrichon s'agite sur place ; sa voix murmure caverneuse :

« Ce qu'on peut s'emmerder, quand même !

- ou-ou-ou-ou-ou... » chantonne toujours Sénéchal.

Il fait très froid, une froidure d'après la pluie terrible aux pauvres chairs lacérées. Ils crient, maintenant ; ils clament la souffrance de leur corps :

« Mon pied coupé !

- Mon genou !

- Mon épaule !

- Mon ventre ! »

Il y en a un autre qui gémit doucement :

« Oh ! Partout... regardez.... j'en ai compté dix-sept déjà... Plus de pouce... quatre ou cinq dans la cuisse... et ma joue... Retournez-moi, vous verrez... j'en ai partout... ».

Sous la loque noire qui me couvre, une odeur de caoutchouc rance me colle au visage comme un tampon. Mes mains brûlées me cuisent et leur peau gonflée se détache ; la fièvre bat mon front à grands chocs martelés ; mes pieds gèlent … je ne sens rien, tant les voix crient autour de moi, tant l'entonnoir empli de nuit blafarde vacille et hurle de souffrance.

« Lieutenant Genevoix !... Mon lieutenant ! »

Ils m'appellent à présent. Qu'est-ce que je peux ? Descendre, monter, m'accroupir près d'eux ou m'asseoir, et toute la nuit dire des mots inutiles, puisqu'il fait froid, puisqu'ils sont seuls, puisque les brancardiers ne viendront pas.

« Mon lieutenant, vous me couperez bien la jambe, vous ? »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14*

Quand le corps est manipulé

Le corps inerte de l'ennemi devient un «jouet », une poupée démantibulée à laquelle la soldatesque fait prendre la pose, un pantin désarticulé qu'elle manipule pour plaisanter (à l'instar de ce GI agitant le bras d'un irakien tué au volant de son véhicule, pour qu'il fasse bonjour à la caméra tenue par un camarade de guerre). Sans vie, il est un oripeau sur lequel les tueurs s'acharnent, une épave qu'ils pillent, vandalisent, un objet qu'ils utilisent pour composer de sinistres «installations ». Comme cette «nature morte macabre» : à un carrefour de Monrovia, un corps dépecé est intégré au paysage urbain, la victime décapitée et éventrée a été assise sur une chaise de bureau, sa tête remplace un feu rouge, et son intestin, tendu au travers de la route, interdit le passage. Les guerres sont ainsi parsemées de mises en scènes particulièrement moches et dégueulasses, de déchaînements d'une violence hallucinante et abjecte, de jeux sadiques et de séquences gores, perpétrées pour horrifier, meurtrir à jamais les corps et les âmes, voire bafouer intentionnellement les Droits de l'Homme.
Différentes mises à mort et souffrances délibérées attendent ceux et celles qui s'avancent sur le champ de bataille.

Mort terrible, horrible et humiliante

La menace d'une mort atroce, accompagnée de sévices infâmants et de tortures insoutenables, ou la promesse d'une réduction à un cadavre répugnant, à jamais identifiable, ont toujours été utilisées par les belligérants pour faire vaciller et s'effondrer les énergies combattantes, en lançant un avertissement prémonitoire aux vivants : voyez ce qui vous attend si vous tombez entre nos mains...
Ainsi, selon l'historien Victor Davis Hanson, les sacrifices humains réalisés «à la chaîne» par les Aztèques sur des prisonniers (jusqu'à 80 400 en quatre jours) étaient un «bon moyen d'intimider» les conquistadors. C'était-là «un spectacle cauchemardesque propre à prévenir d'éventuels adversaires des conséquences
de leur résistance». Après que les prêtres aient ouvert les poitrines des captifs pour en retirer les cœurs encore palpitants et les offrir à leurs idoles, les bouchers indiens procédaient au démembrement des cadavres et au dépeçage des visages. Il arrivait que les guerriers lancent aux hommes de Cortes des morceaux de ces corps ou, pire, «des jambes rôties de leurs frères capturés».
En 1968, à l'occasion de Noël, le colonel George S. Patton III en poste au Vietnam, agira d'une manière tout aussi sordide : pour impressionner, ou narguer ses adversaires, il envoya de sa part et agrémenté de la mention *Paix sur la terre*, des cartes de vœux «accompagnées de photographies en couleurs représentant des
corps disloqués de soldats vietcongs empilés en un tas» ! Si la monstruosité de la mort annoncée doit terrifier et démoraliser les combattants, l'apparition de nouvelles armes de destruction peut, par l'atrocité de la mort infligée, épouvanter ceux qui risquent d'y être confrontés. Il en fut ainsi, au cours de la Seconde Guerre mondiale, du lance-flammes, dont Hitler soulignait qu'il «enlève à l'infanterie de l'assaillant tout son cran pour aller au corps à corps», pour peu qu'il soit utilisé massivement.
Aussi, pour éviter une mort abominable, advenant souvent au terme d'infinies souffrances, certains combattants devancent leur trépas en se suicidant. Frédéric Rousseau cite ainsi le cas de deux poilus (dont un vétéran) qui, juste avant le signal de l'assaut, «ajustent leur fusil sous le menton» et appuient sur la gâchette, préférant en finir instantanément qu'aller aux devants d'une mort certaine et horrifiante. Plutôt laisser dans la tranchée un corps identifiable, que de se faire déchiqueter et d'agoniser avant de pourrir au fond d'un trou d'obus.

Frédéric BAILLETTE, *Stratégies de la cruauté, Figures de la mort qui rode,* revue Quasimodo http://www.revue-quasimodo.org/PDFs/9%20-%20Cruaute.pdf

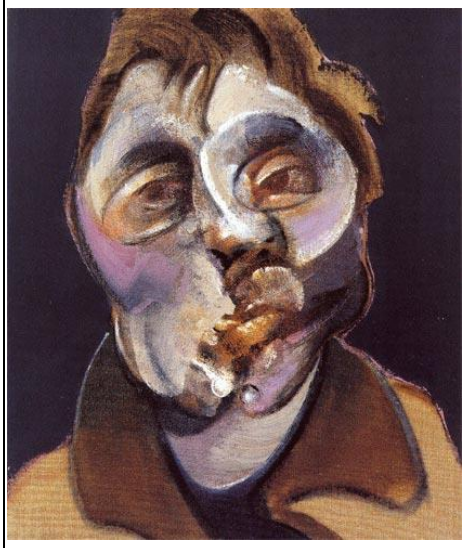
Voir aussi l'article de Patrick GODART, *Le Guerrier et la danseuse étoile*, in Inflexions, http://inflexions.fr/articles/le-guerrier-et-la-danseuse-etoile

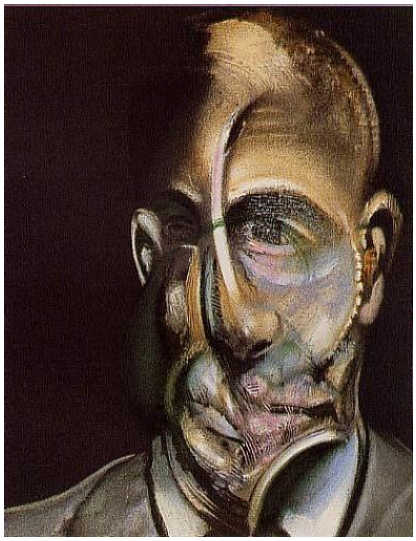
Quand notre propre corps devient un corps étranger

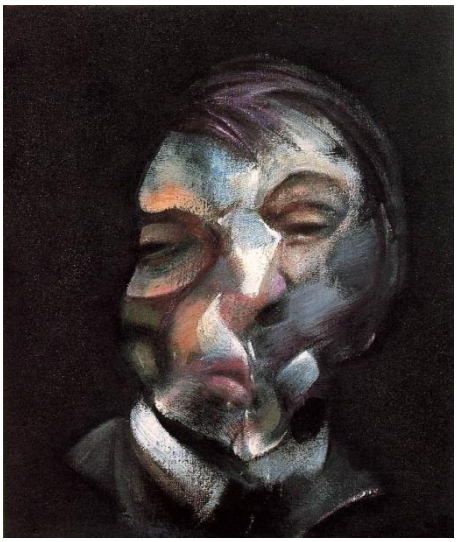
Il y a au moins quatre jours que je ne me suis pas lavé je dois sentir pas très bon et il y a douze jours que je n'ai pas quitté ma chemise. Comme tout le monde sent à peu près la même odeur, nous ne nous apercevons de rien. Mais, si tu venais, je te ferais peut-être mal au cœur. J'attends la paix pour me faire une toilette soignée. Mes cheveux ne connaissent plus la raie. Mon cou est habitué à ton cache-col, je couche avec. Il aura de la peine à supporter un col. Mes pieds sont toujours fourrés dans de larges godillots qui ballottent. Il me faudra faire un petit apprentissage pour me familiariser avec mes anciennes frusques. Quel drôle de mari tu vas avoir. Avec son nez rouge, sa peau durcie et sa démarche pesante. Tu pourras m'accrocher dans le dos une pancarte avec : « il revient de la guerre », pour qu'on se fiche pas trop de toi.

De Léon Pénet à sa femme Alcée, 8 janvier 1915.

3 autoportraits de Francis BACON







Quand les corps éclatent

Haie Westhus est emporté avec l'échine fracassée ; à chaque inspiration son poumon bat à travers la blessure. Je puis encore lui serrer la main. « C'est fini, Paul », gémit-il, en se mordant les bras de douleur.
Nous voyons des gens, à qui le crâne a été enlevé, continuer de vivre ; nous voyons courir des soldats dont les deux pieds ont été fauchés ; sur leurs moignons éclatés, ils se traînent en trébuchant jusqu'au prochain trou d'obus ; un soldat de première classe rampe sur ses mains pendant deux kilomètres en traînant derrière lui ses genoux brisés ; un autre se rend au poste de secours, tandis que ses entrailles coulent par-dessus ses mains qui les retiennent ; nous voyons des gens sans bouche, sans mâchoire inférieure, sans figure ; nous rencontrons quelqu'un qui, pendant deux heures, tient serrer avec les dents l'artère de son bras, pour ne point perdre tout son sang ; le soleil se lève, la nuit arrive, les obus sifflent ; la vie s'arrête.
Cependant, le petit morceau de terre déchirée où nous sommes a été conservé, malgré des forces supérieures et seules quelques centaines de mètres ont été sacrifiés. Mais, pour chaque mètre, il y a un mort.

Erich Maria REMARQUE, ***A l'ouest rien de nouveau*** **(1929)**

Mon corps, ma mort, mon sort

Quand je reprends connaissance, je me trouve étendu de tout mon long sur le traineau d'une mitrailleuse. Ma tête pend vers le bas, mes yeux contemplent fixement une flaque de sang qui s'agrandit à une vitesse angoissante. Je n'éprouve aucune douleur mais j'ai le sentiment beaucoup plus désagréable d'être grièvement touché _ bien plus grièvement qu'autrefois à Cambrai lorsque le coup avait traversé le casque d'acier.

C'est étrange comme en de tels instants, notre propre corps donne l'impression d'être un objet étranger. On sort pour ainsi dire de soi-même avec sa force vitale la plus intime et l'on éprouve le désir de se détourner de soi comme une image dépourvue de sens. C'est ainsi que je m'explique également ce trait qui marque une espèce de dégoût ou de satiété et que l'on observe fréquemment sur le masque des morts.

Avec circonspection, je tente de tirer des renseignements de l'estafette qui s'affaire derrière moi. Il y a des réponses qu'on est incapable de supporter et autour desquelles on rôde pourtant avec avidité. J'apprends qu'on voit deux trous à l'occiput ; mais ils sont si près l'un de l'autre qu'il n'y a probablement rien à craindre. Pourtant je ne peux m'empêcher de poser une autre question : je le prie de me dire si à part cela il distingue « autre chose ».

Non, à part cela, on ne distingue rien. Je reçois cette réponse comme quelqu'un qui redoutait son arrêt de mort et qui apprend son acquittement. Tandis qu'il m'entoure la tête d'un pansement, je sens que la vie recommence à affluer. Je parviens à me relever. Certes, je suis encore étourdi et j'entends une sonnerie perçante dans mon oreille ; néanmoins je peux tenir debout. Allons, continuons, partons d'ici !

Avec des bonds précipités, nous sautons d'un épaulement à l'autre en faisant de courtes pauses dans leur ombre portée pour reprendre notre souffle, tandis que du sable et des cailloux redescendent en pluie. Dans un saillant de la position, je tombe sur l'état-major du régiment qui se tient en alerte. Brandissant mon pistolet, la tunique déboutonnée et le visage ruisselant de sang, je me précipite au milieu des officiers :
« Nous avons percé, nous avons percé, les Tommies sont en fuite, nous sommes déjà au contact des batteries ! »

Ils me dévisagent comme un fantôme mais nous avons déjà sauté par-dessus le rebord de la tranchée et nous disparaissons dans la plaine sur laquelle la nuit commence à descendre.

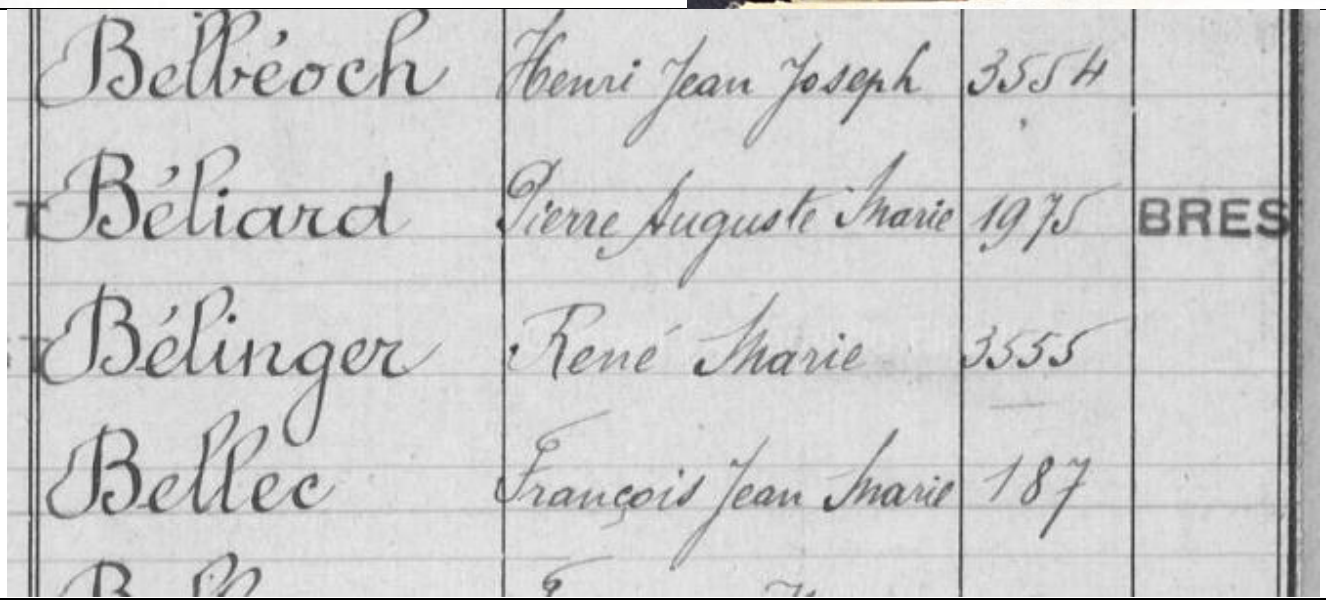
Ernst JUNGER, ***Feu et Sang, Bref épisode d'une grande bataille, 1925*****.**

Quand le corps devient numéro de matricule

Boudoul Auguste Dominique

Soldat au 101e territorial, 2e compagnie, matricule 1400/15901, classe 1895.

Décédé le 2 janvier 1917, à l'ambulance 3/11 par suite de blessure du crâne, région occipitale droite.



Retracer le parcours d'une recrue
La fiche matricule : la retrouver

http://combattant.14-18.pagesperso-orange.fr/Pasapas/E304RM.html

Une fois que le jeune homme a été recensé, son parcours militaire commence et va suivre des étapes qui vont se succéder suivant une organisation stricte et fixée par la loi de recrutement. Pour suivre le parcours de ses recrues, l'armée dispose d'un outil qui fait notre bonheur le plus souvent : le registre matricule.

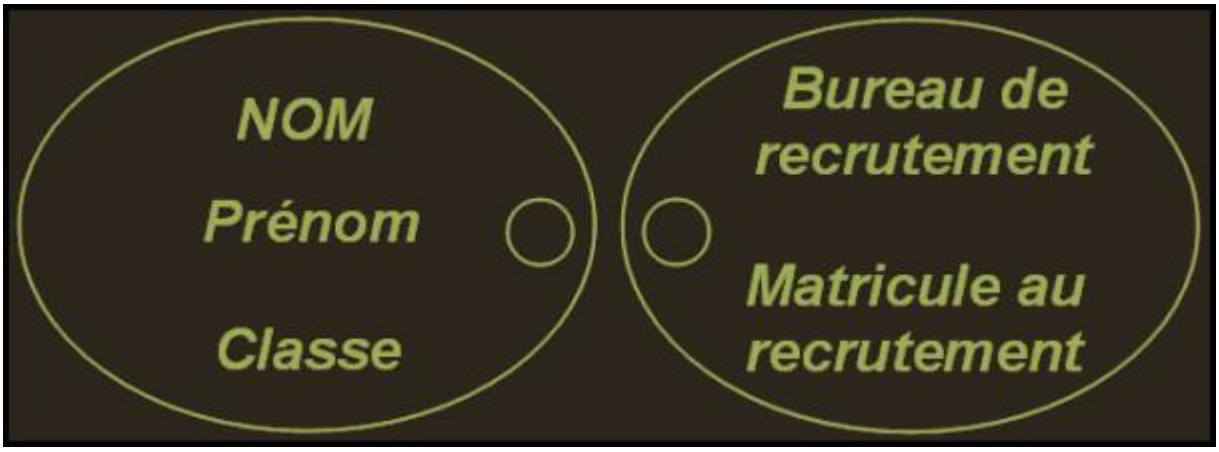
Un document incontournable :

Le fiche matricule d'une recrue n'est qu'une feuille. De grand format, certes. Mais elle regroupe toutes les informations recueillies depuis son recensement jusqu'à la fin de ses obligations militaires, quelques décennies plus tard. Mise à jour le plus souvent rigoureusement, elle permet d'en savoir un peu plus sur les personnes sur lesquelles nous faisons des recherches, même s'il faut l'avouer, le résultat nous laisse souvent sur notre faim par le faible nombre d'informations.

Comme son nom l'indique, le registre matricule est un registre (!) comprenant théoriquement au maximum 500 fiches. Il arrive que certains en aient moins, que d'autres en aient plus, ou que des registres soient reliés par deux, donnant un ensemble de 1.000 fiches matricules.

Chaque fiche porte sur un homme. On parle de fiche matricule car chaque recrue porte un numéro matricule qui lui est propre. Ce matricule est appelé "matricule au recrutement" pour le différencier du "matricule au corps" donné lorsqu'un homme intègre une unité.

Plus généralement, ce numéro matricule, associé à la classe et au bureau de recrutement, permet de retrouver à coup sûr un homme. Organisation administrative mais aussi pratique : ce sont les informations que les hommes portaient sur la médaille à leur poignet qui permettait de les identifier en cas de décès. Ce matricule ne change jamais.



ECRIRE LA GUERRE

Atelier d'écriture

➔ **Vous écrirez la page de gauche ou de droite du carnet du poilu :**

Page de gauche	Page de droite
Une lettre du poilu qui dit la souffrance physique, l'horreur du spectacle, la violence du champ de bataille, la peur, le désespoir face à la perte progressive de son identité. -> cette lettre pourra se décliner selon différentes tonalités. - Tragique - Pathétique - Lyrique	Un poème offert à tous ceux qui n'ont plus la force d'exprimer, devenus incapables de partager leur souffrance tant ils sont surs de ne pas être compris et qui n'ont d'autre choix que de se résigner à vivre ou à mourir dans cette commune et infinie solitude. La réponse, s'il en est, à la lettre que vous aurez proposée page de gauche. Le tableau de l'enfer.

De l'atelier d'écriture à l'écriture d'invention
Exemple d'un travail abouti

Proposition 1

C'est vicieux, la guerre. C'est pernicieux.

Ça te coupe le souffle. Ça t'arrache les tibias. Ça te décolle la peau. Ça te troue le ventre. Ça te perce le cœur. Ça te fait vomir tes boyaux. Ça t'enlève tout. Même ton ombre. Parce que tu ne la reconnais pas.
Ça te brûle. Ça te découpe. Ça te disloque. Ça te crève. Ça t'explose le cerveau. Et ça te laisse ton âme.

J'écris une lettre blanche, lettre avortée, lettre morte. D'un auteur inconnu et sans destinataire.

Je n'enverrai pas. Qui peut lire un truc pareil ? Qui peut supporter ?

Le pire c'est quand tu ne meurs pas. T'as plus de jambes, t'as plus de bras, t'as un trou dans la tête, t'as plus d'mâchoire, mais tu gardes tes réflexes et tu vérifies que t'es encore vivant. De l'homme que tu étais, il te reste le nom, gravé sur une plaque que tu portes sur la poitrine, parce que ton visage, lui, ne dit plus rien à personne, pas même à toi. Pas sûr que ton chien sache te reconnaître.

Je peux plus laver mes yeux, ils ont trop vu, trop entendu, trop pleuré. Alors je dois rester concentré pour ne pas les fermer. Parce que si je les ferme, je retombe dans la tranchée. Je vois la mort partout. Des jambes mortes qui cherchent un corps, des bras qui traînent des oreilles, des ventres ouverts, des cœurs déchiquetés.

À force de vivre avec les morts, on ne fait plus partie des vivants. On devient des fantômes écorchés vifs. Nos

cris sont ceux de bêtes gueulant à pleines dents. Et quand nos corps s'affaissent, et quand nos têtes tombent, les cris se font plus rauques et continuent sans relâche de hanter la tranchée. C'est si long de mourir démembré.

Je ne signerai pas. Un jour, on estampillera. On écrira sans doute anonyme en bas à droite, et on rangera ça dans les archives des enfers. Mort pour avoir donné son corps à la guerre. Mort pour l'humanité.

Je ne finirai pas.
Ma lettre c'est sûr.
La guerre, je ne sais pas.
Quand on ne sait pas comment finir, c'est qu'on n'aurait pas dû commencer.

Proposition 2

Je me perds. Je deviens étranger à moi-même. Je n'ose me regarder en face de peur de ne plus me reconnaître. Suis-je encore un homme ?
Quelque part à l'arrière la femme que j'aime apprend à tourner les obus, quand d'autres vendangent et moissonnent, quand leurs enfants vont à l'usine ou portent le charbon. Suis-je encore de ceux-là ?
La mort rôde et pourrit tout ici, nos corps, nos mémoires, même le temps de notre agonie. Serai-je oublié ? Serai-je celui dont on perd le visage et la voix ?
J'ai faim, j'ai froid, j'ai peur. Plié dans ma guitoune, caché, terré au fond du trou, je vide et je dévide au hasard des images pour ne plus voir les corps hachés, éclatés, disloqués, abandonnés, égorgés, démembrés, décapités. La tranchée est défigurée. Peuplée de fantômes qui râlent leur souffrance. L'un d'entre eux hurle après sa jambe comme pour la faire revenir, un autre souffre du pied, du genou qu'il n'a plus, et l'écho de leurs voix remplit le désespoir.
Les courants sont contraires et nous contrarient, les marées ne savent plus s'ajuster et nous malmènent. Les vides restent déserts, marécages de nos souffrances. Et lorsque le vent s'y engouffre, il creuse la faille pour arracher avec violence les quelques lambeaux de nos cœurs restés intacts.
Alors, vite je te cherche. C'est si dur de vivre loin de toi, c'est si dur la souffrance, l'amputation, l'absurdité tragique. J'aimerais t'écrire des mots heureux, que tu me remplis quand je pense à toi, et c'est vrai, mais te retrouver dans le manque, dans le vide de nous, dans la faille de l'instant, dans ma voix blanche qui se meurt de plus t'entendre, tout cela, je ne l'avais pas envisagé. J'avais rêvé notre vie ensemble et si je vis le présent dans son manque c'est que je sais le futur plein de toi, ne m'enlève pas cette certitude.
Absente, tu m'es partout présente.
Alors, j'étends mes ramures, mes ramages, toutes mes branches vers toi. Je fleuris, je pousse mes bourgeons dans cet immense printemps où tu m'éclaires. Je voudrais te couvrir d'une ombre belle et ronde, illuminée..
Alors, je vois fondre l'espace et le temps, l'immensité de neige aux neiges allongées.
Alors oui, vois-tu j'ai peur quand tu n'es pas là au point que c'est difficile de vivre, mais ça en vaut tellement la peine parce qu'évidence et transparence ne riment pas avec urgence, que la beauté, on ne peut la laisser s'enfuir, on ne peut l'emprisonner comme on n'emprisonne pas dans la paume l'eau qui coule, et qu'on ne peut, face à elle, retenir ses larmes.
Alors, même si je sais que ma vie ce sera désormais de t'attendre, de t'inventer quand tu ne seras pas là, et de m'attendre aussi, je crois que je suis prêt à cela tant je t'aime et tant il m'est inconcevable d'imaginer l'existence vide de toi.
Alors, vois-tu, j'arrive à oublier la boue macabre que je sens mordre mes pieds, pour embrasser l'été qui s'enfuit et le remercier de tous les instants devenus lumineuse éternité.

Ateliers de réécriture

Proposition pour écrire un texte théâtral

➔ Du texte narratif au texte dramatique

Dans l'extrait de Genevoix (page 8) , chaque homme déplore une partie de son corps qui le fait souffrir ou qui lui manque. Ce procédé qui consiste à s'adresser à un être inanimé s'appelle *personnification.*

Il fait très froid, une froidure d'après la pluie terrible aux pauvres chairs lacérées. Ils crient, maintenant ; ils clament la souffrance de leur corps :
« Mon pied coupé !
- Mon genou !
- Mon épaule !
- Mon ventre ! »
Il y en a un autre qui gémit doucement :
« Oh ! Partout... regardez... j'en ai compté dix-sept déjà... Plus de pouce... quatre ou cinq dans la cuisse... et ma joue... Retournez-moi, vous verrez... j'en ai partout... ».
Sous la loque noire qui me couvre, une odeur de caoutchouc rance me colle au visage comme un tampon. Mes mains brûlées me cuisent et leur peau gonflée se détache ; la fièvre bat mon front à grands chocs martelés ; mes pieds gèlent … je ne sens rien, tant les voix crient autour de moi, tant l'entonnoir empli de nuit blafarde vacille et hurle de souffrance.
« Lieutenant Genevoix !... Mon lieutenant ! »
Ils m'appellent à présent. Qu'est-ce que je peux ? Descendre, monter, m'accroupir près d'eux ou m'asseoir, et toute la nuit dire des mots inutiles, puisqu'il fait froid, puisqu'ils sont seuls, puisque les brancardiers ne viendront pas.
« Mon lieutenant, vous me couperez bien la jambe, vous ? »

Dans une nouvelle de Marguerite Yourcenar intitulée *Le lait de la mort*, un personnage féminin est emmuré vivant dans une tour. Au fur et à mesure qu'une partie de son corps disparaît, elle s'adresse à lui :

« Hélas ! mes petits pieds, dit-elle. Vous ne me porterez plus jusqu'au sommet de la colline, afin de présenter plus tôt mon corps au regard de mon bien-aimé. Vous ne connaîtrez plus la fraîcheur de l'eau courante : seuls, les Anges vous laveront, le matin de la Résurrection.

L'assemblage de briques et de pierres s'éleva jusqu'à ses genoux couverts d'un jupon doré. Toute droite au fond de sa niche, elle avait l'air d'une Marie debout derrière son autel.

- Adieu, mes chers genoux, dit la jeune femme. Vous ne bercerez plus mon enfant ; assise sous le bel arbre du verger qui donne à la fois l'aliment et l'ombrage, je ne vous remplirai plus de fruits bons à manger.
Le mur s'éleva un peu plus haut, et la jeune femme continua :

- Adieu, mes chères petites mains, qui pendez le long de mon corps, mains qui ne cuirez plus le repas, mains qui ne tordrez plus la laine, mains qui ne vous nouerez plus autour du bien-aimé. Adieu mes hanches, et toi, mon ventre, qui ne connaîtrez plus l'enfantement ni l'amour. Petits enfants que j'aurais pu mettre au monde, petits frères que je n'ai pas eu le temps de donner à mon fils unique, vous me tiendrez compagnie dans cette prison qui me sert de tombe, et où je resterai debout, sans sommeil, jusqu'au jour du Jugement Dernier. »

Sur ce modèle, on pourrait imaginer que chaque personnage s'adresse à son membre absent et rappelle un moment passé heureux. L'anaphore et la reprise du procédé par les différents personnages assureront la

cohérence, l'émotion et le lyrisme de la scène :

Procédé pour la personnification des membres :	**Adieu, ma/mon/mes + (nom du membre) + relative + (nom du membre) qui x 3…, tu/ vous ne + verbe au futur** Attention à ne pas tomber dans le pathétique larmoyant et facile. Pour cela, il faut éviter l'emploi de l'adjectif « petite » qui parait déplacé dans le cadre militaire.
	L'adresse finale « (Ô vous) *enfants que j'aurais pu (avoir), … vous me tiendrez compagnie…* » peut être reprise.

Proposition pour écrire une planche de BD :

➔ Adapter le texte de Barbusse (page 4) sous forme d'une ou de deux planches de BD

Proposition pour écrire une nouvelle ou un texte réaliste

➔ Raconter la réception de l'avis de Décès de D Boudoul, et la réaction de la famille (en proposant différents points de vue aux élèves) -> la mère, la sœur, le frère, le père, l'ami etc.

Proposition pour écrire un poème/chanson

➔ Écrire la ***Chanson de la Gueule Cassée*** :

Proposer des paroles pour "*Je suis la gueule cassée* " sur la partition de Claude François *"Le mal aimé"*
http://www.youtube.com/watch?v=2Z3r5coOmKk
à faire figurer et à illustrer dans le carnet du Poilu

DIRE JOUER REPRESENTER LA GUERRE

Ateliers de pratiques artistiques

Mise en voix

➔ **Atelier de lecture scénique à partir des Lettres proposées en ateliers d'écriture (pour le carnet du Poilu)**

Mise en jeu

➔ **Adapter le texte de Genevoix au théâtre à partir des propositions obtenues en ateliers d'écriture.**

Ecriture chorégraphique

➔ **Vers une performance théâtrale:**
➔

Écriture chorégraphique à partir du texte de Baricco
-> commencer par dessiner le texte
-> faire le schéma des positions, des déplacements, réfléchir aux phénomènes de superposition des corps, proposer là encore des schémas, jusqu'à l'avènement du corps à corps
-> puis passer de cette réécriture schématique à des propositions chorégraphiques

Même procédé possible pour le texte de Cendrars p.5.

Mise en musique et en chanson

➔ **Adapter le texte de Genevoix au théâtre à partir des propositions obtenues en ateliers d'écriture.**

Arts visuels

➔ **À partir du dossier proposé en HIDA, à votre tour vous proposerez une *Gueule cassée* pour un soldat de 14.**

Vous pourrez proposer un triptyque (ou plus) pour montrer l'évolution de la défiguration vers la transfiguration.
Vous pourrez partir d'une photo ou recourir à toute technique d'art visuel (peinture, dessin, photo, 3D...) pour réaliser l'autoportrait d'un soldat.
Vous pourrez aussi utiliser le calque ou tout support.
Vous pourrez y ajouter un texte en regard ou y insérer des extraits des textes proposés dans le dossier (mots, phrases, vers).
Vous pourrez aussi l'insérer dans votre *Carnet du Poilu* comme une page de droite ou de gauche faisant écho au poème/chanson écrit sur la musique de Claude François.

REGARDER LA GUERRE

Vers l'Histoire des Arts

L'art et la défiguration

Francis BACON, Autoportraits	Photos de « gueules cassées » de la guerre 14-18

Pas de peinture sans portrait ou autoportrait. Dans ce siècle à nul autre précédent dans la destruction de l'Homme, les artistes s'attèlent à déconstruire le portrait, marque identitaire de l'Homme, à lui faire subir la torsion que l'Histoire avec sa grande hache a fait subir à l'Homme comme en témoignent dans leur chair de nombreux survivants. Face à cette déconstruction, le spectateur reste sans voix.
Plus rien, jamais, ne sera comme avant :

« La guerre, c'est le retour à l'animalité : la faim, les poux, la boue, ce bruit infernal... En regardant les tableaux d'autrefois, j'ai eu l'impression qu'on avait oublié un aspect de la réalité : la laideur » Francis BACON

Francis BACON et les « gueules cassées »

« Peintre de la violence, de la cruauté et de la tragédie d'où, à ses dires : « l'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux », l'œuvre de Francis Bacon se déploie à travers ses tableaux et grands triptyques en mettant en scène sa vie, ses amis, ses sources d'inspirations ... Il a peint des portraits, des autoportraits, des têtes, des corps, cabossés, dépecés, lacérés, bousculés. Et pourtant, de ces portraits, sort la ressemblance ; de ces corps, de ces cris, émanent une interrogation, et un doute permanents. Bacon, dit Daniel Lelong, son galeriste parisien, doutait toujours de son travail. Cet autodidacte de la peinture enregistrait, selon son expression, toutes les perceptions que lui donnaient le monde et la vie des gens qui l'entouraient, et il peignait les multiples souvenirs superposés de leur existence. Dans cette figuration choisie par lui - il disait l'abstraction de son époque trop esthétisante pour la tension et l'excitation qu'il ressentait - c'est aussi au mouvement saisi

dans son essence même, que l'on est confronté. Le mouvement de la chair qui parfois se liquéfie en coulées grises, le mouvement du temps qui laisse voir le spectre des cadavres sur les triptyques, le mouvement de la peinture qui peut rendre la figure évanescente - mais c'est peut-être illusion car elle nous projette toujours avec violence son extrême présence. Et nous, nous nous interrogeons sur ces images, sur cette nudité, sur cette vulnérabilité, sur ces métamorphoses, sur ces blessures et sur ce sang, sur la couleur, sur les accidents de la création, sur la peinture enfin. « Faire une peinture qui ne transmette qu'elle-même », a dit Gilbert Lascaux à son propos.

Philippe Sollers in *Les passions de Bacon*

La seconde guerre mondiale a joué un rôle primordial dans la genèse de l'œuvre de Bacon.

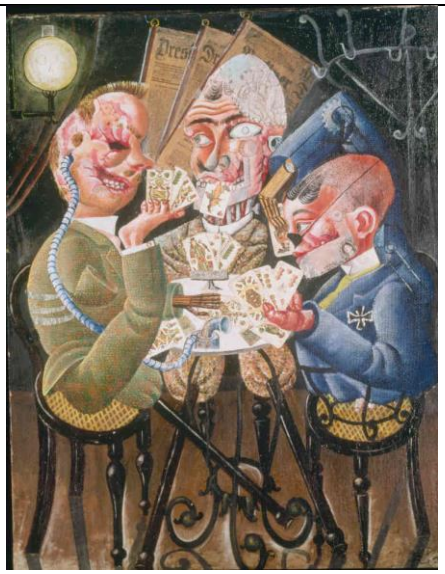
Site Wikipédia :

En 1945, la publication de *Trois études de figures au pied d'une crucifixion* provoque le scandale lors de l'exposition à la Lefevre Gallery. Le tableau, d'une rare violence expressive, choque au lendemain de la Seconde Guerre mondiale où l'on préfère oublier les images d'horreur que celle-ci a engendrées. Ces corps ramassés à l'extrême, tordus et écrabouillés, musculeux, disloqués, ravagés, ces distorsions crispées, ces contractures paroxystiques, ces poses quasi acrobatiques, sont d'abord signes de fulgurances nerveuses et d'un emportement furieux, presque athlétique, plus somatiques que psychologiques de la mystérieuse animalité d'anthropoïde solitaire et désolée qui est en chaque homme. Le tableau est acquis en 1953 par la Tate Gallery... Au long de sa carrière, Bacon affine son style, délaissant les images de violence crue de ses débuts pour préférer « **peindre le cri plutôt que l'horreur** », prônant que la violence doit résider dans la peinture elle-même, et non dans la scène qu'elle montre.

L'expression « **gueules cassées** », inventée par le Colonel Picot premier président de l'*Union des Blessés de la Face et de la Tête*, désigne les survivants de la Première Guerre mondiale ayant subi une ou plusieurs blessures au combat et affectés par des séquelles physiques graves, notamment au niveau du visage. Elle fait référence également à des hommes profondément marqués psychologiquement par le conflit, qui ne purent regagner complètement une vie civile ou qui durent, pour les cas les plus graves, être internés à vie.

Autres œuvres contemporaines inspirées des gueules cassées

OTTO DIX, Gueule cassée



OTTO DIX, Joueurs de cartes à la gueule cassée

René APALLEC, *Gueule cassée*

Takahiro KIMORA,

Gueule cassée

GEPO, Gueule cassée

Bouchon de radiateur « Gueule Cassée » : Mascotte automobile en bronze, signée G. Lefranc.

➔ Variations autour de portraits emblématiques

Activité : Le détournement des modèles picturaux et du portrait

Attaquer l'idée de beauté d'une époque est un acte transgressif et violent, iconoclaste au sens étymologique. Les portraits de gueules cassées procèdent de cette violence en remettant en cause la notion d'identité physique
En poésie, Arthur Rimbaud détourne le modèle botticellien de la Vénus sortant des ondes dans son sonnet *Vénus anadyomène*. Il la transforme en prostituée âgée et malade, sortant hideusement d'une baignoire. La désacralisation de l'idée de beauté l'amène ironiquement à faire rimer Vénus avec anus.

Vénus Anadyomène

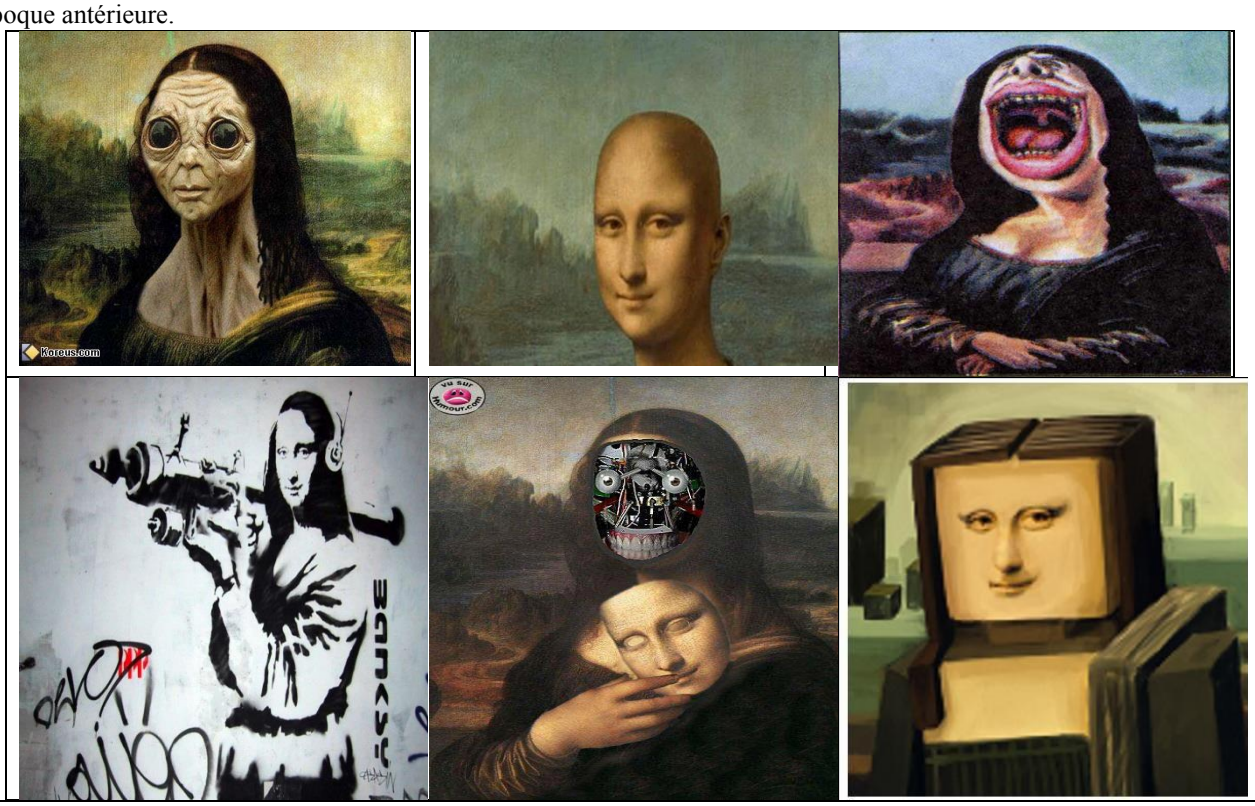
Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Botticelli, *La Naissance de Vénus* (1485)

Ce tableau illustre l'idée de Beauté à la Renaissance, tant par le choix du sujet que par l'équilibre, l'harmonie et la grâce.

On peut ainsi détourner certaines icônes représentant l'idée de beauté et en faire des gueules cassées. Les variations sur la Joconde ou le portrait de Marylin Monroe peuvent se prêter à ce travail de détournement et de contestation de l'idée de beauté caractéristique d'une époque antérieure.